



PETIT COURRIER DES DAMES, JOURNAL DES MODES.

(Tous les articles signés sont inédits, et appartiennent au PETIT COURRIER.)

Modes.

Nous avons vu, depuis un an, nos robes descendre du bas de la jambe jusqu'à la cheville, et de la cheville jusqu'au talon; et, au grand regret des jolis pieds, ils étaient entièrement voilés sous ces immenses robes à plis. Mais voilà une nouvelle progression qui se laisse apercevoir aujourd'hui; et les jupons, un peu inclinés par derrière, semblent présager une idée de retour vers les queues. Les queues nobles et majestueuses, dont l'aspect de gravité paraît si peu convenir au caractère français, sont là maintenant à notre porte, et sollicitent admission dans nos modes. — Seront-elles reçues ou repoussées? voilà ce que l'hiver seul résoudra, car il est à remarquer que les modes neuves et hardies n'apparaissent et ne se décident que dans les salons resplendissans des lumières

et de la splendeur des fêtes et des bals.

— En attendant, point de doute que les volans ne reprennent une faveur générale dans nos modes. Nous en avons déjà vu aux robes; en voici qui se placent au bas des jupons, et se laissent apercevoir sous les peignoirs qui s'entr'ouvrent négligemment. — Comme secret de toilette, nous communiquerons à nos lectrices que beaucoup de ces volans ne se placent que sur le lé du devant: s'ils étaient sur toute la circonférence du jupon, ils donneraient une ampleur par trop énorme à la rotondité de la robe.

— Les peignoirs en organdi ou mouseline à raies claires et mates se portent beaucoup dans ce moment. Nous en avons vu ayant une triple pélerine garnie de tulle uni tuyauté, ainsi que les devans du peignoir. Ce genre est simple et d'une grande fraîcheur.

— On emploie aussi beaucoup de mous-

selines à raies et à carreaux blanc sur blanc pour peignoirs ; quelques-uns sont fermés sur le devant par une rangée de boutons très-rapprochés ; d'autres, par des nœuds pareils à la robe.

— Les chapeaux n'offriront plus de formes variées jusqu'à l'automne , mais leurs ornemens peuvent se reproduire avec une élégance toujours nouvelle. C'est ainsi que nous avons vu chez M^{me} Sauriot * des capotes en paille de riz et en charmantes étoffes de soie , qui ont une grâce si neuve , une composition si heureuse , que l'on trouve que rien de plus joli n'a pu paraître depuis l'été. On fait aussi , dans ce même magasin , des coiffures d'été qui sont simples et attrayantes autant qu'on peut l'imaginer.

— Les chapeaux en paille de riz ornés de rubans de gaze sont aujourd'hui aussi nombreux que ceux ornés en rubans de taffetas. On y emploie aussi beaucoup de branches de spirée , d'églatine , de fleurs de pêcher et de roses trémières.

— On rencontre un grand nombre de chapeaux de paille doublés et garnis en ruban couleur marron , ou bois. Cette nuance , bien que très-foncée , ne va pas mal à la physionomie.

— On porte des schalls ou foulards à grands carreaux ou à rosaces , qui sont très-frais pour les toilettes d'été. Les couleurs sont vives et bariolées. Le foulard satiné est le plus heureusement employé pour cet usage.

— D'autres schalls en *salamporis* ont la même destination. Les fonds marron ou noisette paraissent être préférés aux fonds noirs. Ils sont couverts de dessins imitation de cachemire.

— Les écharpes en organdi brodées en soie , ou peintes , sont les seules que l'on puisse porter par cette chaleur affreuse. On en voit aussi en filet brodé et en tulle uni , bordées de petites dentelles.

— M^{me} Delatour ** a toujours la renom-

mée d'offrir les plus jolis , les plus nouveaux rubans. Elle y ajoute des dénominations attrayantes , telles que des rubans Walter-Scott , Sylphide , Bayadère , etc. La mode des rubans passés sous la ceinture , de ceux qui remplacent les petites cravates , les bracelets , etc , rend cet article un luxe de toilette aujourd'hui. On en emploie beaucoup à carreaux écossais et à fleurs peintes sur fonds blancs.

Une Aventure à Rome.

(SUITE.)

Pendant que Mariani voyait sans terreur les roses de la fête s'effeuiller , et pâlir l'éclat des bougies dont la durée peut-être lui mesurait la vie , Desdicado s'était de nouveau jeté dans la voiture qui l'avait amené au palais du prince romain , et qui le conduisit en quelques instans au palais Farnèse : c'était là que s'écoulait la vie de la mélancolique Béatrice. Lorsque Desdicado laissa tomber le marteau sur la porte , onze heures sonnaient aux églises de Rome. « La marquise ne reçoit point à cette heure ! dit un laquais richement harnaché , en toisant d'un regard insolent le pauvre voyageur. — Allez dire à la marquise , répliqua hardiment Desdicado , que je viens de la part du prince Mariani. J'ai promis de remettre en ses mains le billet que voici , de le remettre moi-même à elle-même , et sa main recevra ce billet de la mienne , dussé-je mourir sans confession ; car je l'ai promis par le corps du Christ et l'âme de la Vierge , et j'ai reçu mon salaire et le vôtre. »

A ces mots il offrit au laquais avide quatre écus romains , seul et dernier trésor qui lui restât au monde. Mais que lui importait-il à lui qui venait d'engager pour l'éternité peut-être sa part d'air et sa place

* Rue Monsigny , n° 1.

** Rue Vivienne.

au soleil ? Le laquais disparut et revint ; puis dirigeant Desdicado à travers des galeries lambrissées de glaces , il souleva une draperie de soie , et , pressant le bouton de bronze d'une porte cachée sous ses plis damassés , il s'éloigna , laissant Desdicado dans l'oratorio de la marquise.

Il s'arrêta devant Béatrice , pâle comme lampe d'albâtre qui brûlait suspendue au plafond de l'oratoire. A demi-couchée sur des coussins de velours , et la tête penchée sur l'appui d'une croisée ouverte , Béatrice respirait les parfums de ses vastes jardins , et rêvait , au murmure de l'eau , dont le jet vigoureux , perçant les dômes d'acacias et de tulipiers , s'épanouissait à la lune en gerbes étincelantes. Sans relever son front ni détourner ses yeux au bruit que firent la porte en se fermant sur Desdicado , et les pas de Desdicado en s'avancant vers elle , la marquise tendit nonchalamment la main , comme pour recevoir le billet de Mariani. Desdicado pressa cette main dans la sienne.

« Qui êtes-vous ? s'écria la marquise en se levant avec effroi ; puis , se rassurant à la vue du frère jeune homme qui se tenait tremblant devant elle , qui êtes-vous ? répéta Béatrice d'une voix plus calme , et que voulez-vous de moi ?

— C'est moi qui vous aime , répondit timidement Desdicado ; m'avez-vous donc oublié , et ne me reconnaissez-vous pas ? Près de s'éteindre , le mourant cherche le soleil , que bientôt il ne verra plus , et moi , près de quitter la vie , j'ai voulu vous voir encore.

— C'est donc toujours vous ! murmura Béatrice en retombant sur une pile de coussins.

— Moi toujours ! reprit le jeune homme. Aviez-vous espéré que le monde eût un asile où mon amour ne vous poursuivrait pas ? Vous ne l'avez pas cru , madame ; car vous le connaissiez , cet amour que vous avez allumé dans mon cœur ; vous saviez que , flamme infatigable , il s'attacherait à vos pas , et que ni vos rigneurs

ni celles de la destinée ne pourraient le laisser ni l'éteindre.

— Qu'attendez-vous donc ? demanda fièrement Béatrice. Ignorez-vous que je ne vous aime pas ?

— Écoutez-moi , dit le jeune homme d'une voix suppliante ; demain j'aurai vécu sans doute , et ce sont mes paroles dernières ; recueillez-les donc , madame ; ne me repoussez pas à cet instant suprême : prenez patience avec cette existence qui s'en va , et que vous aurez possédée tout entière. »

La marquise fit signe à Desdicado de s'asseoir , et le jeune homme prit place sur un coussin , aux pieds de Béatrice. Il la contempla long-tems avec amour ; puis la marquise ayant laissé échapper un geste impatient et boudeur :

« Ce fut à Florence , par une journée d'automne , que je vous vis pour la première fois. Jour béni , jour maudit , jour fatal ! Je vous vis et je vous aimai. Je ne vous dirai pas ma vie , la vie qui précéda celle que vous m'avez faite. Je ne sais plus , hélas ! si j'ai vécu avant de vous connaître. Qu'importe ! je vous aimai. Vous , madame , vous m'avez repoussé. Trop noble pour vous jouer d'un enfant aimant et crédule , vous n'avez point laissé l'espérance germer et fleurir dans mon sein ; votre nature s'est révélée de suite , fière , sauvage , indépendante , et votre ame , encore toute meurtrie , s'est montrée à moi maîtresse ombrageuse et jalouse de sa liberté nouvellement conquise ; je me soumis et vous aimai toujours. Amour sans espoir , passion dévorante et jamais satisfaite , flamme qui n'avait d'aliment que mon ame ; je ne vous dirai pas les joies mystérieuses que je puisai dans les agitations de cette vie nouvelle. Je parvins à dompter la rébellion de mon sang , j'étouffai les fougueuses aspirations de ma jeunesse , et j'appris à vous aimer comme l'une de ces vierges que le Fiesole peignait à genoux et les larmes aux yeux , chastes et belles comme vous.

» Un soir, au palais Corsini (je vous accompagnais alors dans les fêtes du monde), vous me dites : — Je pars. — Oh ! ma vie ! vous partiez ! moi, je partis aussi.

» Mais à Florence, pour vous voir, pour vous retrouver en tous lieux, pour m'enivrer chaque jour de votre sourire et de votre regard, pour respirer l'air que vous respiriez, pour sentir votre robe m'effleurer en passant, pour vous suivre aux Cascines, emportée par un coursier rapide, ou mollement assise sur l'étoffe de votre landau, pour vivre enfin de la vie oisive et élégante où vous jetaient votre fortune, votre rang et l'ennui, moi, pauvre déshérité, seul au monde et délaissé de tous, j'avais épuisé en trois mois l'espoir d'une année tout entière. Vous partiez en poste : je vous suivis à pied.

» Je vous suivis partout, j'allai partout cherchant sur les routes poudreuses la trace de votre char et demandant à chaque ville un souvenir de votre passage ; je vous retrouvai à Venise, puis à Ravenne, puis à Naples. A Venise, pour gagner le pain de la journée et la couche où la nuit je reposais ma tête, j'essayai l'art du peintre et je fis des portraits. A Ravenne, j'enseignai la langue de ma patrie ; à Naples, je récitai, sur le môle, les chants de l'Ârioste et du Tasse. Eh bien ! j'étais heureux et fier. Je n'osais, sous cet habit grossier, m'offrir à vous, madame ; mais je vous voyais en secret, j'épiais l'heure de vos courses, votre sortie du théâtre ou du bal ; je foulais les mêmes rives que foulaient vos pieds délicats ; et le soir, errant près de vous sur les grèves désertes, j'écoutais le bruit de vos pas, plus doux que le murmure des flots ; je m'enivrais de votre haleine, plus embaumée que la brise des mers ; et puis, dans mes rêves d'enfant, je me croyais l'ange invisible que le ciel avait mis près de vous pour vous protéger. Il n'est pas une heure de vos solitudes où mon amour n'ait veillé sur vous, pas un lieu où je n'aie mêlé la trace de mes pas à la trace des vôtres, pas un

sillon de votre barque qui ne se soit perdu dans le sillon de ma gondole ; puis, lorsque l'ennui des mêmes lieux vous poussait vers d'autres contrées, ou que votre admiration épuisée allait chercher d'autres merveilles, moi, comme l'oiseau qui ne bâtit jamais son nid sur la rive, je reprenais, sans murmurer, ma vie errante et solitaire. Ainsi j'ai marché durant dix mois et plus, sous les pluies de l'hiver et sous les ardeurs de l'été ; mes épaules se sont courbées sous le sac militaire, et ma main s'est endurcie à porter le bâton d'épines. J'ai dormi sous le manteau étoilé du ciel, j'ai mangé le pain du pauvre et j'ai bu l'eau du torrent. Oh ! ne me plaignez pas ! J'étais heureux alors. A travers les frimas, votre amour était dans mon cœur comme un foyer bienfaisant, et sous le soleil enflammé, comme une source limpide. Votre image s'asseyait avec moi sous l'olivier de la colline ; je la voyais me sourire au bout de la route qui se déroulait devant moi, et la nuit vous étiez l'étoile silencieuse qui s'allumait à l'horizon pour diriger mes pas. J'étais heureux ; je me disais que tant d'amour vous toucherait peut-être, et alors même que cet espoir ne surgissait point dans mon âme, je me disais qu'il fallait ici-bas obéir à sa destinée, que j'allais à vous comme le fer à l'aimant et le fleuve à la mer, et je ne rêvais pas une destinée plus belle, et je vous bénissais, car vous étiez la religion dont je me faisais le martyr. Ah ! pourquoi ne me suis-je pas éteint au jour de mes saintes croyances ? pourquoi ne suis-je pas mort, brisé par la fatigue, épuisé par la faim, dans les gorges du mont Cassin ou dans une vallée des Abruzzes ? Pourquoi le ciel m'a-t-il laissé survivre à la fleur de mes illusions, et depuis deux mois que je vous cherche en vain, quelle fatalité m'a donc poussé vers Rome, où je devais vous retrouver l'amante d'un Mariani ? Oh ! mon Dieu ! était-ce dans l'attente d'un pareil amour que vous avez repoussé le mien ? »

Desdicado se tut, et Béatrice ne répondit que par un sourire de dédain.

« Soyez heureuse ! dit le jeune homme ; pour moi , je laisse à Mariani le soin de me délivrer d'une vie qui n'a plus rien à faire ici-bas.

— Que voulez-vous dire ? demanda la marquise avec inquiétude.

— Insulté par lui et sous vos yeux , madame , je l'ai provoqué , et nous nous battons demain.

— Malheureux , qu'avez-vous fait ? s'écria impétueusement Béatrice en croisant ses deux mains avec angoisses ; vous avez provoqué Mariani et vous vous battez demain !... qu'avez-vous fait , Desdicado ?

— Comme vous l'aimez ! murmura-t-il tristement.

— Insensés que vous êtes tous ! insensé , vous surtout , jeune homme , car vous avez pu lire dans mon cœur , qui ne s'est dévoilé qu'à vous ! Mariani mon amant ! moi Béatrice sa maîtresse ! Que Rome le croie , c'est bien : il le faut , je le veux. Mais vous , Desdicado , n'avez-vous pas compris que je ne me résignais à l'ennui de ce rôle que pour me délivrer de vingt amours plus importuns encore ? Mariani mon amant ! Laissez sa vanité s'en flatter au grand jour ; laissez la foule stupide croire au bonheur qu'il affiche hautement ; mais vous , non plus que Mariani , vous n'y croyez pas , jeune homme ! Est-ce donc pour lui que je tremble , est-ce pour lui que mon sang se fige et que mon visage a pâli ? C'est pour vous , c'est pour toi , disait-elle en marchant d'un air égaré. Desdicado , vous êtes mort ; malheureux , il vous tuera !

— Oh ! dites-moi que vous ne l'aimez pas.

— Il vous tuera , vous dis-je. Connaissez-vous Mariani ? Ignorez-vous qu'il serait brave entre les braves de votre patrie ! et la connaissez-vous , cette terrible garde sicilienne à laquelle , dès son enfance , il a façonné son bras ? Voyez comme le vôtre est faible ! ajouta-t-elle en pressant de sa

main convulsive le bras de l'étranger. Partez , enfant , partez , vous êtes trop jeune pour mourir.

(LA SUITE AU PROCHAIN NUMÉRO.)

L'Aigle,

LE NAVIRE AÉRIEN.

Depuis quelque tems la foule se portait vers le rond-point des Champs-Élysées , et de là s'acheminant sous le bel ombrage de l'allée des *Veuves* , s'arrêtait devant une espèce de guichet et pénétrait dans une enceinte où se préparait une merveilleuse curiosité , une entreprise gigantesque , un problème hardi à résoudre ; enfin , là on se fixait étonné et tremblant devant le navire aérien.

Là , on se trouvait en face de cette nacelle dans laquelle dix-sept personnes étaient prêtes à risquer leur existence , se livrant aux caprices de l'air pour tenter l'épreuve d'une théorie nouvelle , pour acquérir une nouvelle palme à la science.

Et les nouveaux aéronautes , vêtus de blouses et d'un grand chapeau de paille , accueillaient la multitude empressée et répondaient à leur curiosité en démontrant avec la plus gracieuse complaisance par quel système ingénieux ils voulaient enseigner au monde les moyens de diriger sa marche entre les nuages et la terre , aussi facilement que le vaisseau traverse les mers et conjure les tempêtes.

Les savans et les jeunes femmes , les vieux militaires qui ont connu tous les dangers et les enfans qui n'en prévoient aucun , les marins qui ont épuisé toutes les magies de la boussole , et le bourgeois pacifique qui redoute jusqu'au vent qui souffle sur son parapluie , se confondaient en groupes curieux , incrédules ou effrayés devant cet immense ballon contenu dans

un filet dont tous les fils aboutissent à l'endroit où se trouvait placée la nacelle. Ce ballon, de 130 pieds de long sur 34 de hauteur, offrait la forme d'une vessie natatoire de poisson, un peu grosse du milieu et présentant des cônes aigus aux extrémités. Il est destiné à enlever un poids de 6,500 livres. La nacelle, placée immédiatement au-dessous, y est adhérente, différant en cela des nacelles dont on a fait usage jusqu'à ce jour, qui, suspendues sous le ballon, étaient soumises à toutes ses impulsions.

Sur le filet sont placées des échelles de corde qui permettent d'aller visiter toutes les parties extérieures du ballon, et d'y faire au besoin des réparations ; la nacelle est en osier et offre l'aspect d'une longue galerie dans laquelle pourraient tenir trente personnes, puisqu'elle a 66 pieds de long.

A travers les innombrables questions faites aux nouveaux aéronautes, on saisisait des réponses si claires et si pleines de confiance dans le succès, que la plupart des auditeurs se retiraient convaincus que la grande expérience qu'on devait voir le dimanche marquerait avec un glorieux éclat.

Il y a un gouvernail en avant de la nacelle et un en arrière, et de chaque côté deux roues armées de rames en toile, construites par imitation des roues des bateaux à vapeur. Chaque gouvernail et chaque roue peuvent frapper l'air, tantôt d'une manière permanente aux dépens de la vitesse propre du navire, et tantôt par des mouvemens ayant pour but d'accélérer sa vitesse. Les roues sont disposées de manière à aller successivement et simultanément en sens contraire pour produire l'effet du gouvernail.

Ils ont en outre la prétention de pouvoir influencer sur le mouvement ascendant ou descendant de leur ballon, en présentant alternativement chaque roue et chaque gouvernail dans une direction qui tendra à les faire monter ou descendre, à l'imitation des oiseaux qui ne vont point en ligne droite contre le vent, mais qui louveraient dans l'air en s'élevant et s'abaissant

dans des directions inclinées. Dans ce système, le navire aérien louverait par des mouvemens inclinés alternativement de haut en bas, tandis que les vaisseaux marins louveraient par des mouvemens horizontaux de droite à gauche, et réciproquement.

Les nouveaux aéronautes emporteront avec eux une boussole, un baromètre, un électromètre, un thermomètre, et un instrument remplaçant le loc des navires, qui leur servira à mesurer la vitesse verticale et la vitesse horizontale. Ils se pourvoieront aussi d'une lanterne à la Davy, et d'une lanterne sourde phosphorique qui, sans présenter le danger de mettre le feu au ballon, leur donneront une clarté suffisante pour lire et écrire.

L'équipage, ainsi disposé, devait emporter dix-sept hommes, parmi lesquels se distinguaient MM. Lennox ; Orsi, jeune Italien ; Guibert, inventeur d'un tissu imperméable, etc., etc. ; mais ce qu'il y a de surprenant, ce que nous ne pouvions croire d'abord, et que nous aimons à raconter, nous femmes qui passons pour avoir peur de tout, c'est que deux femmes, M^{mes} Lennox et Edan, devaient accompagner leur mari dans ce périlleux voyage, et qu'on devait les voir s'élever dans les nues comme de gracieux génies qui vont interroger les cieux pour savoir s'il n'est point de nouveaux bonheurs qu'ils pourraient venir enseigner sur la terre.

Mais voici les tristes vicissitudes de ce bas monde qui replongent les espérances dans le deuil, la gloire dans le néant, et apprennent aux hommes qu'il était peut-être trop téméraire à eux de vouloir maîtriser tous les élémens et tenter à parvenir dans les hautes régions de la nature.... Le dimanche à deux heures, lorsque la foule réunie dans le Champ-de-Mars attendait, impatiente et agitée, l'ascension des nouveaux aéronautes, lorsque le ballon, présentant au public son immense surface, était comme une montagne prête à s'é-

chapper, et que, serré dans le lien qui le retenait à la terre, il attendait le signal du départ, tout-à-coup, emporté par sa propre force, il paraît lutter contre les entraves qui l'arrêtent, et dans les efforts qu'on oppose pour le retenir il se heurte, s'entr'ouvre, laisse échapper le gaz qui emporte en un instant toute son existence, et le ballon n'est plus qu'une enveloppe sans forme, un cadavre dont la multitude s'arrache les débris, et de toute cette merveilleuse expérience, il n'est resté que les milliers de parcelles du ballon que les enfans ont divisés entre eux comme des jouets brisés....

Beaucoup de bruits ont circulé sur cette fâcheuse catastrophe, qui ne peut être réparée que par une expérience plus heureuse.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE ÉCRITE A NAPLES,

Après la dernière éruption du Vésuve.

Naples, le 25 juillet 1834.

.....
.....
..... Le 21 à la nuit tombante, au moment où la lune apparaissait calme et brillante, où le ciel pur de l'Italie présentait partout sa surface claire et unie, et où les Napolitains indolens et amoureux se répandaient dans la campagne pour y respirer l'air embaumé des fleurs et des bois d'oranger, un bruit horrible, épouvantable, un craquement qui semblait partir du fond des enfers, vint retentir de la terre jusqu'au ciel, et tous les cœurs frémissèrent, et tous les regards se troublèrent, comme si la dernière heure venait de sonner pour ce monde. Les paroles s'arrêtèrent, les pensées d'amour cessèrent, et la prière resta inachevée sur les lèvres des fidèles. On ne sentait plus l'air, on ne

voyait plus l'espace, on était dans un globe de feu. L'explosion de mille canons, et tout le cliquetis des armes, et les hurlemens des mourans un jour d'affreuse mêlée, ne se fussent point fait entendre à travers ce bruit épouvantable; c'était le rugissement du Vésuve, annonçant une foudroyante apparition; et la terre trembla, et le vieux cratère se déchira pour laisser passage à quatre torrens de lave, à des colonnes de feu qui s'élançaient jusqu'au-delà des nuages.

Cependant il n'y eut point de ville engloutie sous cet horrible phénomène qui surpasse tous ceux qui l'ont précédé. Cette fois, des tombeaux des théâtres, un peuple entier n'est point venu prendre place entre Pompéïa et Herculaneum, pour préparer des curiosités aux musées des tems futurs: ils n'ont point laissé pour l'avenir de sinistres décombres, ni de piquantes antiquités; on n'ira point dans quelques siècles exhumer ces cadavres conservés sous la lave, reconnaître l'enfant suspendu encore au sein de sa mère, détacher au bras de la fiancée le bracelet qui confirmait son bonheur, et considérer avec surprise les longues tresses de cheveux noirs que les cendres avaient laissées inaltérables sur son front. On ne verra point tous ces débris intacts et imposans qui ont illustré les fouilles de l'antique Italie, car l'irruption du Vésuve en 1834 n'a rien englouti, pas même l'ermitage où le voyageur va déposer son nom ou son plus doux souvenir. La flamme n'a rien consumé de ce qui appartenait aux hommes; elle n'a point répandu dans la campagne ses mortels ravages. Il semblait que ce ne fût qu'un souvenir lancé par le volcan du fond des entrailles de la terre pour rappeler son existence.

Mais cependant notre charmante villa a manqué disparaître sous la lave envahissante du Vésuve.... De loin je la voyais s'approcher éblouissante et mortelle; je la voyais descendre vers la vallée, et traverser rapide nos champs de vigne, s'approcher des bois d'orangers, et menacer la

rustique casine où nous allions étudier ensemble *Alfieri*, et nous livrer à ce doux *far niente*, la plus douce des voluptés de la vie, et dont on ne peut comprendre les délices dans la patrie où tu voyages... — Eh bien ! lorsque je voyais cette mer de feu qui se déroulait du haut du Vésuve pour tomber sur ce lieu si plein de chers souvenirs, je me sentais frémir, comme si elle allait foudroyer un ami, et n'avais plus même la pensée que cette lave dévorante pouvait parvenir jusqu'à moi, qui en suivais la marche avec une si violente anxiété... C'est que, dans cet instant, vois-tu, ton souvenir parlait à mon cœur, plus brûlant, plus impérieux, plus corrosif qu'aucune flamme échappée d'un volcan, qu'aucun des regards d'amour qui tombaient de tes yeux

LAURETTA.

Théâtres.

On donne comme certain que le traité relatif au Théâtre Italien va être renouvelé pour six ans à partir du 1^{er} octobre prochain. L'exploitation de cette entreprise continuera à rester aux mains habiles qui la dirigent en ce moment. M. Rossini, en considération de cet arrangement, travaille, dit-on, à un grand ouvrage dont la représentation aurait lieu dans le courant de janvier 1835. Les principaux rôles de ce nouveau chef-d'œuvre seront confiés à MM. Lablache, Tamburini, Rubini et M^{lle} Giulietta Grisi, déjà engagée par M. Robert.

— Le 3 août, au théâtre de Liège, pendant la représentation de *la Muette*, il est arrivé un accident malheureux ; le fer de la hache d'un choriste qui gesticulait avec force s'est détaché du manche, a été lancé dans le parquet et a frappé un jeune homme au visage. Le coup a fait une blessure que l'on croyait dans le moment assez grave. Ceci ne serait pas arrivé si l'on suivait à Liège l'excellent usage de donner aux comparses des haches en carton argenté.

— M. Lafont a obtenu un congé qu'il doit aller exploiter à Bordeaux.

— Le comité de lecture du Vaudeville a reçu un nouvel ouvrage de M. Fontan, dont le fameux comte de Saint-Germain est le héros.

— On avait dit que M^{lle} Brohan avait quitté la Comédie-Française. Cette nouvelle est sans fondement. M^{lle} Brohan a obtenu un congé pour aller passer quelque temps aux eaux.

— Madame Dorval est partie depuis quatre jours de Paris ; elle se rend à Nancy, et il est probable qu'elle ira donner des représentations à Lunéville.

— On craignait que cette année M^{lle} Mars ne pût consacrer à la province un des congés auxquels elle avait droit. Il paraît qu'il en sera autrement : les affiches de la Comédie-Française annoncent actuellement les dernières représentations de notre première actrice dans ses récentes créations.

A ce Numéro est jointe la planche 1087.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.
Prix de la Souscription : pour un trimestre, Paris, 9 f. — Départemens, 9 f. 50 c. — Etranger, 10 f.
Avec une couverture, 50 centimes de plus par trimestre.
On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, boulevard des Italiens, n. 2, et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.
Les lettres et envois doivent être adressés franc de port.

IMPRIMERIE DE PROSPER DONDEY-DUPRÉ, SUCCESSION DE SON PÈRE, RUE SAINT-LOUIS, N° 46, AU MARAIS.



Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens N^o 21 près le passage de l'Opéra.

Capote en tulle doublé. Saignoir en Mousseline garni de Dentelle.